

## Zoom sur les métiers du futur

2/5

en  
vrai

A l'occasion de la rentrée dans l'enseignement supérieur, « Le Soir » vous propose une semaine spéciale « En vrai » centrée sur les métiers d'avenir. Au programme, cinq zooms sur des professions amenées à connaître un essor. Et, à chaque fois, une rencontre avec un(e) futur(e) travailleur(euse) du secteur.

AGRICULTURE

# Mélusine, 27 ans, veut reconnecter la ville à sa campagne

Avec cinq amies, Mélusine Pierret lance une ferme urbaine à Woluwe-Saint-Pierre après avoir suivi plusieurs formations en maraîchage, en agronomie, en tisanerie et en gestion agricole, faute de l'existence d'un cursus spécifique en agriculture urbaine.

## PORTRAIT

FRÉDÉRIC DELEPIERRE

Au milieu de son champ de 2,5 hectares qui surplombe une partie de Woluwe-Saint-Pierre, Mélusine Pierret a les yeux qui pétillent. Le samedi 27 septembre prochain, sur ce même terrain encore envahi par les mauvaises herbes et les broussailles, en compagnie de cinq amies et associées, elle va inaugurer officiellement sa ferme urbaine. L'aboutissement d'une longue réflexion et d'une formation par épisodes faute de l'existence d'un véritable cursus qui prépare à l'agriculture en ville. Mais ce parcours, qu'elle termine dans quelques semaines, la jeune femme de 27 ans ne le regrette pas du tout. Bien au contraire.

« La ferme va exister concrètement dans quelques jours », se réjouit Mélusine. « Ce sera un succès pour moi si j'y prends du plaisir et que je préserve ma santé mentale et ma santé physique. Par le passé, les villes se sont construites autour des champs. Mon objectif est de reconnecter la ville à sa campagne ! »

« Bruxelloise, je ne suis pas issue du monde agricole, même si mes grands-parents étaient agriculteurs dans la région de Neufchâteau avant de tout faire pour quitter cette vie ardue », explique la jeune femme. « De mon côté, j'ai toujours aimé la nature. Au fil du temps, j'ai réfléchi pour trouver le moyen de collaborer avec elle sans l'endommager. Fort logiquement, je me suis dirigée vers des études secondaires techniques en agronomie à Ath. Au terme de ces études, je suis entrée dans la vie active



en exerçant plusieurs jobs dans la production agricole. J'ai fait de l'élevage d'insectes et de la production de champignons. »

De retour à Bruxelles, Mélusine se met à la recherche d'un emploi dans l'agriculture urbaine. « J'ai obtenu un poste au sein de l'association Le Début des haricots qui contribue à un système agroalimentaire juste et résilient par le développement de l'agriculture en ville », poursuit la jeune agricultrice. « J'ai ensuite suivi une formation de tisanerie et une autre dans la gestion de vergers bio. Actuellement, je termine un cursus dispensé par le syndicat agricole Fugea. Il est axé sur la comptabilité et la gestion agricole. »

## Les étudiants urbains oubliés

Suivre une formation en agriculture urbaine n'aurait-il pas été plus simple et plus indiqué pour se lancer dans la création d'une ferme en ville ? Mélusine ne le pense pas. De toute façon, les deux tentatives pour proposer ce type de cursus à Bruxelles et en Wallonie ont été

des échecs. A Bruxelles, une formation un temps dispensée par l'EFPP, le centre de formation en alternance à Bruxelles, a disparu. C'est le cas également d'un certificat universitaire qui était proposé par l'ULiège à Gembloux Agro-Bio Tech. « Il fallait au moins dix élèves inscrits pour commencer l'année, mais ça fait plusieurs années que ce seuil n'est plus atteint. La formation n'est donc plus donnée », déplore le secrétariat.

Qu'à cela ne tienne. « Une formation spécifique à l'agriculture urbaine n'apporte pas de plus-value », estime Gaëtane Charlier, coordinatrice de la Fédération bruxelloise des professionnels de l'agriculture urbaine. « Se former aux petites surfaces est plus pertinent. C'est possible en devenant bioingénieur ou en suivant des formations dans des écoles de maraîchage ou dans des centres d'insertion professionnelle ou en tant qu'ouvrier agricole. Il est aussi possible de se former à la tisanerie ou à l'inner farming, les fameuses fermes intérieures. Les solutions ne manquent pas. »

**Mélusine et cinq de ses amies vont bientôt inaugurer une ferme urbaine à Woluwe-Saint-Pierre.** © NOÉ ZIMMER

*C'est un métier d'avenir car il apporte de la résilience alimentaire, sociale et économique*

Mélusine  
Agricultrice en milieu urbain

”

« Cultiver de petits espaces est clairement la grande spécificité de l'agriculture urbaine », confirme Mélusine. « Nous former dans des écoles de maraîchages est donc une très bonne option. Le problème pour les urbains, comme moi, est que ces écoles sont toutes situées hors de la ville, à Jodoigne et bientôt à La Hulpe. Proposer de telles formations à Bruxelles serait une excellente idée. »

Accompagnée au beau milieu des herbes hautes par son amie et future collègue Lou Emanuelli qui se lance, elle, comme apicultrice, Mélusine connaît les obstacles qui vont se dresser devant elle. Mais son projet, elle y croit dur comme fer. « Pour l'instant, nous avons signé une convention de quatre ans avec la société de logements sociaux bruxellois qui est propriétaire du champ », détaille-t-elle. « Elle pourrait être renouvelée ensuite pour quinze ans. Je l'espère car on sait combien les terrains sont très chers. L'agriculture en ville, ce sont aussi parfois des relations tendues avec les voisins et les risques de pollution. La parcelle qui nous est allouée fait d'ailleurs partie d'un plus grand terrain. Sur l'autre moitié, celle qui jouxte la nôtre, des logements sociaux vont être construits. »

« Mais les avantages de créer une ferme en ville sont nombreux », ajoute Mélusine. « On participe à l'autonomie alimentaire en proposant de la marchandise dont la fraîcheur est inégalable. Ça contribue à créer une communauté rapidement. D'ailleurs, la commercialisation de nos fruits et légumes se fera par l'autocueillette et par abonnements. Je souhaite vraiment que les clients fassent la démarche de venir chez nous. Ça crée du lien social. »

Ces aspects positifs de l'agriculture urbaine, Mélusine regrette qu'ils ne soient pas plus reconnus. « C'est un métier d'avenir car il apporte de la résilience alimentaire, sociale et économique », assène-t-elle. « Comme le sont les métiers liés à la santé, par exemple, l'agriculture répond à un besoin de base, se nourrir, et pourtant elle n'est pas subventionnée. Elle fonctionne sur un modèle libéral et n'est absolument pas valorisée. »

Pas de quoi décourager la jeune agricultrice bruxelloise dont les grands-parents n'ont pas forcément bien compris le choix. « C'était une peur bienveillante, je crois », s'amuse-t-elle.

## L'agriculture urbaine, un secteur d'avenir pour lequel il est impossible de se former vraiment

Produire des fruits et des légumes et faire de l'élevage au cœur de grandes villes telles que Bruxelles ou Liège. L'idée aurait semblé saugrenue voire fantasque il y a quelques dizaines d'années encore. C'est pourtant bien une réalité aujourd'hui et le nombre de candidats prêts à tenter l'aventure ne cesse de croître. Pourquoi un tel engouement ? « J'attribue cet intérêt à l'enthousiasme de citoyens qui sont déconnectés de la nature », explique Gaëtane

Charlier, coordinatrice de la Fedeau, la Fédération bruxelloise des professionnels de l'agriculture urbaine. « Ils se tournent vers la production alimentaire produite en ville. Bien souvent, ceux qui se lancent sont des gens en reconversion professionnelle car c'est une vocation qui peut mettre du temps à se développer. Les jeunes ne sont pas encore très nombreux, mais ceux qui se lancent le font car le changement climatique transforme le monde qui a

besoin de résilience. » Seconde raison avancée par Gaëtane Charlier pour expliquer l'attrait pour l'agriculture urbaine : la souveraineté alimentaire. « De plus en plus, les gens veulent un lien avec leur alimentation », avance la coordinatrice de la Fedeau. « Actuellement, on recense 230 hectares de cultures conventionnelles à Bruxelles. Il s'agit de grandes cultures et d'élevage auxquels il faut ajouter 30 hectares de petites surfaces et une

quinzaine d'hectares consacrés aux fermes d'animation. La Région ne possède pas assez d'espaces pour nourrir toute la population. Il faut se tourner vers la périphérie directe où les terres existent. Mais le vrai enjeu, c'est la transition vers des pratiques plus durables qui peuvent séduire la jeune génération. » Cette vision traditionnelle de l'agriculture urbaine ne risque-t-elle pas d'être boudée par les jeunes au profit des fermes urbaines

qui produisent des champignons ou des micro-pousses sur les toits, dans des serres, de manière verticale et hors sol ? « C'est une solution, mais ce n'est pas ce que l'on privilégie », réplique Gaëtane Charlier. « Ce type d'agriculture plus high-tech attire plutôt des jeunes entrepreneurs qui ne sont pas forcément intéressés par un retour à la terre. C'est un profil différent, mais les deux ne sont pas en compétition. Quelques projets en aqua-

ponie (l'élevage de poissons et la culture de végétaux hors sol, NDLR) existent. » Voici quelques années, en dévoilant sa stratégie « Good Food », la Région bruxelloise espérait pouvoir produire, d'ici 2035, au moins 30 % de la demande en fruits et légumes de sa population. « C'était un objectif très ambitieux qu'il faut revoir à la baisse », analyse Gaëtane Charlier. « L'agriculture urbaine a un impact positif sur l'environne-

ment, sur les liens sociaux, sur l'économie et sur la santé, mais elle a aussi ses limites qui sont des bas revenus, de longues heures de travail et la pénibilité qui peuvent faire peur. Sans oublier la difficulté à trouver des terres et la petite taille de certains marchés, comme celui des micropousses qui n'intéressent que l'horeca. Malgré ces freins, elle a un bel avenir devant elle. »

F.DE